

Arnaud Gallais

avec Ixchel Delaporte

J'étais un enfant

TÉMOIGNAGE

A photograph of a man with a beard and short hair, wearing a dark blue long-sleeved shirt and reddish-brown trousers, crouching in a hallway with blue walls. He is looking towards the camera with a serious expression. The hallway has a blue carpet and a wooden floor strip.

Violé à 8 ans,
je suis devenu un activiste
des droits de l'enfant

Flammarion

J'étais un enfant

Arnaud Gallais
avec Ixchel Delaporte

J'étais un enfant

témoignage

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2789-2

*À Alexandra
À Armel, Louison
Aux survivantes et survivants
de violences dans leur enfance
Pour tous les enfants*

Préface

*Maintenant je veux rendre
à l'enfant que j'étais sa dignité*

Nous avons entre les mains le livre qu'Arnaud Gallais a écrit. *J'étais un enfant*, c'est une vie d'homme. Il est possible qu'en ouvrant ce livre dans une librairie, en lisant un résumé dans la presse ou en écoutant une chronique à la radio ou la télévision, nombreuses seront les personnes qui penseront que ce récit ne les concerne pas, que cet enfant et l'homme qu'il est devenu n'ont pas à entrer dans leur cœur et dans leurs pensées, que cet Arnaud Gallais ne devrait pas rendre public ce qui fait sa vie d'homme.

Il en a toujours été ainsi avec les violences de la maison et de l'intime. Le groupe, quel qu'il soit, a toujours estimé qu'il ne fallait pas trop en faire, jeter de l'huile sur le feu, que c'était déplacé, obscène même. Arnaud Gallais s'est heurté à cette réaction des groupes auxquels

J'étais un enfant

il a appartenu. Il l'écrit à plusieurs reprises. « Il ne faut pas briser la famille », lui a-t-on dit. Mais ce n'est qu'un exemple.

Pourtant ces mots nous regardent. Ils nous lisent même. L'époque a changé, un peu, pas suffisamment. Aujourd'hui, grâce au courage et à l'opiniâtreté des premiers témoins, comme Éva Thomas, à la précision des écrivains et à l'engagement des mouvements associatifs, les mots prononcés ou écrits par les victimes de violences, et notamment de violences sexuelles, percent peu à peu le mur du silence. Le trou noir du déni qui les engloutissait dans le néant imlose.

Christine Angot, au moment de la publication de son livre *Une semaine de vacances*, avait dit : « Je veux que les mots soient visibles. » Elle a raison. C'est profondément juste, absolument légitime, extrêmement courageux. Juge des enfants depuis de nombreuses années, j'ai acquis la conviction que l'existence humaine est la lutte du langage contre la violence.

Arnaud Gallais a été confronté à la violence, à la mort même. Il a été confronté à des tentatives de destruction de son humanité, d'écrasement, de chosification. Il a connu la nuit noire

J'étais un enfant

et terrifiante, une nuit qui dure de longues années.

Ce livre est important parce qu'il nous fait entrer dans cette nuit, où la loi est bafouée et la dignité due à chaque être humain contestée pour conforter le règne du plus fort. La violence n'est qu'un instrument pour prendre possession du corps de l'autre, lui signifier « tu m'appartiens ».

Arnaud Gallais écrit les mots de la violence sexuelle, du viol, de l'inceste. Il écrit ces mots que nous préférerions ne pas voir pour passer à côté du réel comme si de rien n'était. Il dit aussi la souffrance immense et durable qu'infligent les agresseurs : la peur, encore présente ; la solitude ; l'altération de la santé physique et psychique, l'attaque de la vie sociale, intime, familiale, sentimentale, sexuelle ; les conduites à risque pour essayer de tenir à distance les reviviscences traumatiques. Tout ce que j'appelle le présent perpétuel de la souffrance.

En France, 160 000 enfants sont chaque année victimes de violences sexuelles. Cinq millions et demi de femmes et d'hommes adultes ont en été victimes dans leur enfance. Par le récit de ce qu'il a subi, Arnaud Gallais les rend présents. Il nous invite à tourner le dos à l'indifférence,

J'étais un enfant

à l'aveuglement et à la passivité. Nous ne pouvons pas être spectateurs de la violence et des souffrances qui en résultent, ni cautionner l'impunité des agresseurs.

Avec sa « gueule de survivant », Arnaud Gallais lance une alerte. Un homme qui souffre, un homme en colère, un homme révolté. Un « humain fragilisé » ? Peut-être. Mais un humain viscéralement déterminé et engagé. Quel que soit le prix à payer.

S'il s'est trouvé « seul et abandonné », Arnaud Gallais a aussi croisé la route de femmes et d'hommes qui ont été des présences lumineuses, qui l'ont aidé à rester du côté de la vie. Il nous en parle dans ce livre, il leur rend hommage, il les nomme. C'est important. Faisons le choix d'être nous aussi des figures de sécurité, de vie, comme un point fixe, pour les enfants victimes qui nous regardent et attendent que nous allions vers eux et que nous les protégeions. C'est possible.

Dans ce livre, Arnaud Gallais évoque les « espérances de vie ». Il écrit : « Maintenant je veux rendre à l'enfant que j'étais sa dignité. » Les violeurs et les cogneurs ont cru qu'ils pourraient la lui arracher. Ils ont échoué.

J'étais un enfant

Cher Arnaud, permettez-moi de vous dire très sincèrement que vous êtes digne et que, sans aucun doute, vous n'avez jamais cessé de l'être.

Édouard Durand
Co-président de la Commission
Indépendante sur l'Inceste et les Violences
Sexuelles faites aux Enfants (CIIVISE)

Chapitre 1

J'ai 13 ans. Je suis pris en chasse, terré à la cave. Je tremble de tous mes membres. Mon père vient de me frapper à coups de ceinturon en peau de crocodile devant mes sœurs et ma mère. Il est ivre. Je sens les brûlures à vif sur mon bras. Il est à mes trousses. Je cherche une cachette. La cave est fermée à clé. Il y entrepose une collection d'armes à feu et des caisses de vins hauts de gamme. Dans le placard attenant, il conserve précieusement des ouvrages anti-sémites et identitaires. Je me rabats sur la chaufferie. Le souffle court, je me recroqueville. J'entends ses pas lourds dans les escaliers. Il se rapproche. En ouvrant la serrure de la porte, il débite des injures, je suis une espèce de tapette qu'il va retrouver vite fait. Je me faufile. J'ai une seconde pour m'enfuir. Il m'intercepte, un fusil à pompe dans les mains. Comme un

J'étais un enfant

forcené, il me met en joue. Je suis tétanisé. Je vois ma vie défiler. Et s'il tirait ? Les secondes se muent en siècles. Il me dit que je suis une gonzesse, une merde, que jamais il n'aurait cru avoir un fils comme moi, que je n'ai rien de lui. Qui me sauvera ? Je crie. Je pleure. Je le maudis. Je me défends avec mes mots d'enfant. Je lui dis qu'il n'est pas mon père, qu'il n'est qu'un sale raciste, que je le déteste. Ma mère s'approche. Elle assiste à la scène. Mon seul objectif, comme toujours, consiste à trouver un moyen d'exfiltrer en premier ma mère et mes sœurs, puis de m'enfuir par le grillage du jardin.

Les rages de mon père sont déclenchées par une contrariété : de mauvaises notes à l'école, des devoirs mal compris, un mot dans le carnet de correspondance... Mon père explose aussitôt. S'il s'attaque à mes sœurs, je m'interpose. Comme un Petit Poucet essaierait de détourner l'attention d'un ogre, je l'attire vers moi. Ça marche. Depuis le premier étage, ma sœur dévale les escaliers pour se réfugier dans le salon. Du haut de mon mètre cinquante, je fais face, seul, à un homme fort et brutal. Dans une boîte à chaussures, il se saisit du ceinturon ou d'un chausse-pied. Il revient et frappe. Je protège ma tête. Mes bras et mon dos encaissent pour moi.

J'étais un enfant

Je gagne du temps pour que ma mère et mes sœurs puissent évacuer la maison. Je finis par me dégager à mon tour.

Ma mère ferme la porte derrière elle. Dans la famille, je suis le seul à ne pas avoir un trousseau, contrairement à mes sœurs. Mes parents en ont décidé ainsi. Je saute du rez-de-chaussée sur-élevé par la fenêtre du salon. J'enjambe le grillage mitoyen. La voiture m'attend dehors. Nous partons chez mon oncle et ma tante dans le Val-d'Oise. Dans la voiture, le silence est pesant. Ma mère conduit. Jamais elle ne s'inquiète de savoir si je suis blessé, si ça va, si je vais bien, si je suis triste. Nous sommes en sécurité maintenant. Dans la salle de bains de mon oncle, un des frères de ma mère, celui-ci soigne mes plaies nombreuses sur le corps. Il me dit de ne pas en parler à ma mère qui souffre déjà beaucoup. Il désinfecte et pose un pansement. Les blessures auraient mérité un tour aux urgences. Mais mieux vaut ne pas éveiller les soupçons. Le lendemain, comme après chaque crise, nous rentrons chez nous dans la belle maison d'une petite ville bourgeoise de la banlieue parisienne. Nous reprenons le cours de ce huis clos mortifère connu de tous, que personne, ni ma mère ni aucun voisin ne daigneront, jamais, pas une fois, dénoncer.

Chapitre 2

Je ne me souviens plus du premier jour. Les douches froides, les cris, les brimades et les coups. Tout a commencé bien avant la mise en place de mes souvenirs. Ils sont certainement là, à un endroit de mon cerveau, inaccessibles. Derrière la grille noire se dresse la belle façade d'une maison cossue en meulière. Nous sommes la famille Gallais. Bourgeoisie irréprochable, le père directeur commercial dans l'import-export, la mère femme au foyer, et les bambins mes sœurs et moi. J'occupe une des trois chambres du deuxième étage, sous les combles. Je rêve de devenir jardinier. Seules les fleurs et les plantes situées à l'arrière de la maison m'apaisent.

Le jour de ma naissance, le 29 juin 1981, mon père est absent, en déplacement au Nigeria. On dit qu'il ne pouvait pas être là. Rapidement, nous le rejoignons en Afrique, ma mère, ma

J'étais un enfant

sœur aînée et moi. Le bébé que je suis ne parvient pas à prendre de poids. Troubles alimentaires inexplicables. Nous rentrons en France. De mes premières années de vie, il me reste quelques impressions : l'absence prolongée d'un père qui travaille six mois durant en Afrique, entre le Nigeria, le Gabon et le Congo – et qui s'évertue à rappeler qu'il est lui-même né au Sénégal ; la présence d'une mère qui, pendant les dix premières années de ma vie, me tétanise par son extrême sévérité. Tout petits, ma sœur et moi, parce qu'un peu trop excités, sommes régulièrement plongés sous une douche froide. Je me souviens aussi d'une fois où, dans un élan de colère, ma mère jette un chausson au visage de ma sœur. Elle promènera un œil au beurre noir pendant des jours. À partir de mes 6 ans, la violence devient lancinante, omniprésente, tantôt larvée, tantôt explosive. En l'absence de mon père, ma mère consigne toutes nos bêtises, des plus insignifiantes aux plus visibles. À chaque retour de mon père en métropole, la valise posée dans l'entrée, je sais qu'une pluie de coups de ceinturon s'abattra sur ma tête. Je dois payer mes fautes. Un rituel redouté. Une éducation à la virilité.

J'étais un enfant

Mes parents ont tout de la bourgeoisie, mais uniquement en apparence. En réalité, mon père vient d'une famille modeste qui a gravi les échelons. Mes grands-parents paternels sont d'origine bretonne. Ils ont en commun d'avoir été des enfants non désirés et rejetés par leurs parents. À 18 ans, ils se marient puis, devenus fervents catholiques traditionalistes d'extrême droite, ils s'installent en Afrique. Le grand-père Gallais a une revanche à prendre sur la vie. Abandonné à la naissance sur le pas d'une porte, enfant naturel, il porte le nom de sa mère. Désormais devenu le mien. J'aurais dû m'appeler autrement si cet enfant n'était pas né hors mariage. Il découvrira à l'école par la fille biologique de sa famille adoptive qu'il n'est rien d'autre qu'un petit « bâtard » comme on appelait communément les enfants sans père. Tout le monde le sait sauf lui. Élevé dans un climat de violence, il est utilisé pour sa force de travail à la douane du port autonome du Havre. Un jour, un commerçant le repère et lui propose d'aller tenter sa chance en Afrique dans l'import-export. Ce dernier est un colon esclavagiste et raciste qui tire profit des populations africaines. Le petit bâtard suit son exemple. Lui, l'enfant abandonné, l'enfant exploité, l'enfant

J'étais un enfant

non désiré. Ma grand-mère le rejoint quelques années plus tard. Professionnellement, mon grand-père a une carrière fulgurante. Il commence grouillot et finit directeur de Renault-Afrique de l'Ouest. Partisan des mouvements identitaires, il a la haine des Noirs et des Arabes. Ma grand-mère aussi endosse cette idéologie. Elle est apprêtée et pieuse. De cette union naissent deux enfants, mon père puis sa sœur. La préférée.

Ma grand-mère s'occupe peu de ses enfants, n'a aucune autorité et délègue les punitions physiques à son mari. En Afrique, des domestiques et des boys font tourner la maison. À la fin des années 1970, mon grand-père est muté en France, à la régie Renault, où l'on stocke des voitures prêtes à la mise en circulation. Mon père, doué en athlétisme, rencontre alors de grandes difficultés scolaires. Il est envoyé dans un pensionnat catholique, élevé à la dure par des frères. Autant battu par son père et par les religieux qu'il nous cognera par la suite, mes sœurs et moi. Il stoppe net sa scolarité sans décrocher le baccalauréat, puis, reprend le flambeau dans l'import-export où, étape par étape, il finit par exercer en qualité de directeur commercial.

J'étais un enfant

Du côté de la branche maternelle, c'est l'engagement politique qui prévaut. Les parents de ma mère furent de courageux résistants. Ma grand-mère maternelle, Granny, porte sa famille avec une force de caractère de matrone. Sans doute a-t-elle été forgée par l'histoire de son père fait prisonnier à Verdun lors de la Première Guerre mondiale pendant dix-huit mois, où il a vu mourir une vingtaine de codétenus à cause de mauvais traitements ; qui vingt ans plus tard s'engage dans la Résistance sans hésiter. Sa fille suit son exemple et participe à la transmission d'informations, parcourant des chemins à vélo. Des armes larguées par des Alliés anglais sont enfouies dans le jardin de la maison. Les nazis les trouvent après une dénonciation. Je connais chaque impact de balle sur la façade. Granny est détenue à la prison d'Angers avec son frère et sa mère. Son père, chef de réseau, finit par se livrer pour libérer sa famille. Prisonnier politique, il est déporté à Buchenwald. Rescapé des camps, la peau sur les os, il retrouve sa famille. Mais il meurt un mois à peine après son retour. Le temps de passer ce message à sa fille : « N'appellez pas les Allemands les Boches, car c'est grâce à un soldat allemand qui, au péril de sa vie, m'a